

Les Cahiers du Cinéma

CAHIER CRITIQUE



Avant la fin de l'été

de **Maryam Goormaghtigh**  
France, 2017. Avec Arash, Ashkan, Hossein. 1 h 20. Sortie le 12 juillet.

Voilà un premier long métrage parfaitement « dans l'air du temps » et d'une vraie fraîcheur – ce qui relève d'une prouesse discrète, au-delà des chaleurs estivales comme du possible conformisme associé à cette expression. Après *Swagger* (Olivier Babinet) et d'autres films, il suit le courant des « acteurs documentaires » (*Cahiers* n° 732) qui participent à l'élaboration des films avec les cinéastes, de même qu'il arpente les routes départementales de *Jours de France* ( Jérôme Reybaud) ou des *Visages villages* d'Agnès Varda et JR, redécouvrant les attraits et les possibles d'une France champêtre, plutôt flânante qu'en marche. Le thème de la migration y est également central car la cinéaste suit trois immigrés iraniens, rencontrés dans un café alors qu'ils parlaient persan, langue à laquelle ce film rend un hommage inspiré, sensuel et raffiné. Arash, au beau physique de Bouddha, entre mélancolie subtile et demi-sourire, veut en effet rentrer en Iran après ses études; ses deux amis, Hossein et Ashkan, aux beautés plus mobiles, l'emmènent en voyage vers le sud de la France pour tenter de le faire changer d'avis. La fiction se mêle là au documentaire, voire à une sorte de « performance » (deux hommes mobiles qui veulent rester trimballent un immobile voulant repartir), pour créer une amicale expérience de cinéma, nonchalante dans l'action et rigoureuse dans sa mise en scène – pas éloignée du super *Plein de super* d'Alain Cavalier (1976). Beaucoup d'écueils sont frôlés et contournés – « film à thèse », typage sociologique, pittoresque facile – par l'humour fin des trois gaillards, le décalage qu'il provoque et la poésie qu'ils disent avec une belle

spontanéité. Si le film a les défauts de ses qualités – sa nonchalance se délite peu à peu dans des situations sentimentales plus banales – et n'ose pas déployer sa veine poétique, il reste un agréable voyage et un vrai portrait d'hommes par une femme, accordant la gravité de l'exil et la légèreté des vacances avec une fine et profonde décontraction.

Florent Guézengar

Entre deux rives

de **Kim Ki-duk**  
Corée du Sud, 2016. Avec Ryou Seung-bum, Lee Won-geun, Young-Min Kim. 1 h 54. Sortie le 5 juillet.

De Kim Ki-duk, on connaît les fables lourdaudes et grandiloquentes, ainsi que son légendaire *Arirang*, grotesque exercice d'introspection heureusement demeuré inédit. Avec *Entre deux rives*, il s'attaque directement, sans passer par quelque pesante métaphore, à la question des deux Corées, en contant l'histoire d'un pauvre pêcheur du Nord que sa barque en panne fait dériver vers le Sud. Là, il est pris pour un espion, durement interrogé et finalement renvoyé chez lui, où il sera de la même manière soupçonné d'espionnage et rudoyé. Ce ballotage kafkaïen entre deux rives renvoie dos à dos les deux républiques coréennes, incapables l'une comme l'autre de prendre en compte les malheurs du pêcheur Nam, qui n'avait rien demandé à personne, et permet à Kim Ki-duk de déployer une mise en scène qui, si elle manque d'inspiration, a pour elle une sécheresse bienvenue. S'y glisse, malgré quelques facilités dans le propos, une forme de lucidité quant à la réalité de ce qu'il raconte, faisant la part des choses entre ce qui unit (les espaces communs aux deux Corées : une langue, des racines) et divise (Nam ferme les yeux de peur d'apercevoir ne serait-ce qu'un immeuble